

XYZ. La revue de la nouvelle

Dieu, littéralement

Jean-Pierre Vidal



Numéro 130, été 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85641ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Vidal, J.-P. (2017). Dieu, littéralement. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (130), 62–77.

Dieu, littéralement

Jean-Pierre Vidal

— **O**UI, je me suis effectivement longtemps posé la question que tu soulèves, mais je me suis rendu compte qu'au fond, ça n'avait pas d'importance. Je veux dire, d'un point de vue politique. Faisait-il tout cela consciemment ou laissait-il faire complaisamment ? Ou même, l'ignorait-il complètement ? Mais alors, c'est qu'il était aveugle ou terriblement naïf, qu'en penses-tu ? Au fond, qu'est-ce que ça peut faire, en ce qui nous concerne ? Qu'en dis-tu ? Oui, je sais que c'est toi qui poses les questions, centurion. Je sais que tu es dépêché spécialement par Rome qui n'a jamais cru à mon suicide. C'était encore une de leurs rumeurs, c'est vrai. Tu t'en es vite rendu compte en fouinant un peu partout et tu as fini par me trouver, dans ce petit village perdu.

Un homme comme moi ne se suicide pas et je n'éprouve pas du tout le remords qu'ils m'ont prêté : ça renforcerait trop leur doctrine impie. Je n'éprouve aucun regret. Au contraire, je suis fier de mon geste. Quant à l'argent reçu en échange, tu vois ici ce que j'en ai fait : cette modeste demeure et ce petit jardin ; je vis heureux avec ma jeune épouse que tu as vue tout à l'heure.

— Tu es donc fier d'avoir livré ton roi.

— Ce n'est pas mon roi, inscris ça, centurion. Cet homme n'était qu'un usurpateur et son succès lui est monté à la tête : il a fini par se prendre pour un dieu.

— Seulement le fils. Le fils d'un dieu qu'il appelait son père. C'est juste une déclaration de soumission raisonnable. Quel homme respectueux des dieux n'en ferait pas autant ? Et comme il disait aussi qu'il était le fils de l'homme...

— Alors toi aussi, tu t'y laisses prendre ? Tu ne connais pas notre mentalité, centurion, permets que je te le dise. Mais tu parles très bien l'hébreu, il faut reconnaître. Et j'apprécie

62 que tu m'aies proposé cet interrogatoire en hébreu plutôt

qu'en araméen. Mais, puisque tu connais notre langue sacrée, sais-tu aussi comment elle s'écrit ?

— Non. Je n'ai pas lu vos textes. Pourquoi le ferais-je ? Rome n'a cure de vos écrits.

— Évidemment. Vous autres, Romains, vous ne vous mouchez pas du pied, comme disent les Gaulois qui, eux, barbares qu'ils sont, se mouchent dans leurs doigts. Et il y a même une de leurs tribus d'Extrême-Occident qui irait jusqu'à dire que vous ne vous prenez pas pour de la m...

— Suffit ! Reviens à votre écriture.

— Je t'explique : dans cette langue sacrée, on n'écrit que les consonnes et, selon les voyelles qu'un lecteur choisit d'y insérer, il obtient des mots différents qu'en général le contexte définit aisément. Mais quand il n'y a pas de contexte ? Quand tout est encore à définir ? Comme au moment de la création du monde ? Les hommes ont toujours eu du mal à concevoir l'avant de tout avant : avant que tout commence, qu'y avait-il ?

Tu vois, centurion, dans notre livre saint il est dit qu'au commencement était une sorte de tourbillon de notions interreliées : quatre lettres, YHWH, qui ouvraient un monde non pas infini, mais nombreux tout de même ; il y a je ne sais pas, moi, environ quatre-vingts mots qu'on peut former avec ces lettres ; un nombre fini, mais avec lui l'univers entier s'offre à la vue de l'esprit. Dans la version courante, il y a, parmi ces mots, le lieu, le troupeau, c'est-à-dire le quotidien de ma race de pasteurs. Mais il y a aussi l'alliance, le conseil, c'est-à-dire, déjà, quelque chose qui va plus loin que cet horizon. Quelque chose qui suppose un tiers, entre l'homme et le monde, ou peut-être au-dessus d'eux, avant et après eux. Eh bien, centurion, pour nous, Dieu, c'est tout ça, tout ce qui se lève dans l'accord parfait de ces quatre-vingts mots et quelques qui enferment quatre-vingts notions. En combinant ces notions, deux à deux mais aussi quatre-vingts à quatre-vingts — *et quelques*, j'insiste sur cet indéterminé, c'est lui finalement qui fait tout — on a une vague idée, j'insiste sur *vague*, de ce que peut être Dieu...

— C'est bien compliqué !

— Vous autres, Romains, vous voulez toujours tout simplifier, équarrir, mesurer : c'est ça qui vous perdra. Vous voulez toujours tout dénombrer, peser, compter. Voilà pourquoi, comme celui du Babylonien, votre empire lui aussi sera démembré.

— Par tous les dieux...

— Mais non, voyons, centurion, rengaine ton glaive, je ne suis pas en train d'insulter Rome. Je respecte Rome, je l'admire, je l'aime : vous avez fait des grandes choses. Même si, comme disent les Gaulois : il ne faut pas vous marcher sur les pieds. Tu connais les Gaulois, centurion ?

— Mon grand-père a combattu en Gaule, contre les Nerviens.

— Ah bon ? Avec César ? Alors tu les connais. Ce sont des barbares, mais ils ont beaucoup d'expressions pittoresques comme ça : c'est une de mes tantes qui me les a apprises, elle...

— Ne t'égaré pas, Yehudah, reviens aux faits.

— Les faits ? Où en étais-je ? Ah oui, Dieu ? Dieu et les lettres. Ce sont les lettres qui font descendre Dieu sur la terre et, quand on dit que c'est sous la forme d'une nuée, c'est à ça qu'on fait allusion : à cette nébuleuse que l'on obtient avec seulement quatre lettres, quand on leur adjoint nos faibles voyelles humaines. Alors, elles s'animent et se condensent en nuée. C'est un peu, mais en moins net, en moins carré, comme quand vous autres, Romains, vous lisez dans l'autre sens — comme nous autres, Hébreux ! — les quatre lettres de votre ville, Roma, pour en faire *Amor*, l'amour. Et du coup, vous vous prétendez fils de Vénus, votre déesse de l'amour. Tu comprends ? Vous faites une nuée à partir de quatre lettres et sans avoir besoin de rajouter des voyelles. Eh bien, nous, c'est pareil, mais en plus sub... Non, non, calme-toi ! C'est pareil, mais en plus tordu, si tu préfères. Car votre Vénus n'est faite, au fond, que de peu de choses : la beauté, l'amour. Des choses qui ne durent guère. Ce n'est pas avec ça qu'on invente l'éternité.

64 — Quel rapport avec votre secte ? Avec Yeshoua ?

— Tu sais que Yeshoua a voulu faire exploser notre foi, eh bien, dans notre secte, il y a d'autres mots dans notre commencement à nous et ce sont ces mots-là qu'il n'acceptait pas, et c'est alors, quand je l'ai su, que j'ai décidé de lui barrer la route. Je n'avais pas encore décidé de vous le livrer : je pensais, je ne sais pas, moi, peut-être lui donner une bonne raclée, essayer de le faire partir, peut-être même le tuer, je ne sais pas. Je n'avais rien décidé vraiment, mais je savais qu'il fallait que je lui fasse obstacle.

— Mais, si je te comprends bien, le nombre de mots qu'on peut former pour dire votre dieu est limité. Ils doivent donc être connus de tous ceux qui parlent cette langue. Alors comment pouvez-vous, toi et ta secte, en ajouter d'autres qui ne soient pas connus de vos coreligionnaires ?

— Tu penses à tout, centurion. Je comprends pourquoi on t'a fait venir spécialement de Rome. Je me suis renseigné sur toi, quand j'ai su que tu venais. Tu es de famille noble et promis aux plus hautes destinées, cela, je le sais. Comme je sais aussi que tu n'as jamais recours à la torture pour tes interrogatoires et que...

— Ce n'est pas pour ça que tu vas t'en tirer.

— Oh, ça, je le sais ! Je sais que tu ne m'épargneras pas : vous autres, Romains, vous êtes durs, y compris avec vous-mêmes, d'ailleurs, il faut le reconnaître. Mais j'apprécie ta civilité, centurion. Ce n'est pas parce qu'on s'entretue, qu'on s'entrégorge, qu'on s'entremassacre qu'on ne peut pas rester polis et civilisés, pas vrai ? J'apprécie qu'on puisse se parler comme deux amis...

— Je ne suis pas ton ami !

— Je sais, je sais. Comme je sais fort bien que tu es assez intelligent, je le vois, pour comprendre qu'ainsi, sans violence, tu sauras tout de moi, sans tromperie, sans cachotterie, sans faux-semblant, la vérité nue. Sous la douleur, tu n'aurais eu qu'un délire, tu le sais très bien, et bien sûr tu n'aurais pas pu t'y fier. Alors que comme ça, tu...

— Ça va, Sicariot, reviens aux faits. Ces mots qui manquent...

— Eh ! Tu connais même mon surnom ! Alors, tu sais que c'est notre façon à nous, Araméens, de dire votre *sicarius*, le porteur de poignard.

— Oui, je sais tout cela. Et je sais que nombre de tes compatriotes ont déformé ça en Iscariot, comme ils ont transformé ton nom en Judas. Et celui de Yeshoua en Jésus.

— Tu sais ce que veut dire mon nom, mais pourtant, comme tu vois, je n'ai pas d'arme : je ne suis pas un homme violent. Je préfère la ruse.

— Alors, d'où te vient ce surnom ?

— Allons, centurion, cela aussi, tu le sais. Tu sais que je suis un de ces rebelles qu'on surnomme ainsi, un de ceux qui s'opposent à Rome. On nous appelle aussi les « zélotes », parce que nous sommes zélés, ou les « Quiniim », parce que nous sommes irréductibles. Et c'est d'ailleurs pour cela, parce que nous sommes inébranlables, que tu es là : Rome n'a pas compris pourquoi un de ses adversaires les plus farouches lui a livré ainsi un fauteur de troubles. Qu'est-ce que ça cache, hein ? C'est ça, la question que vous vous posez, pas vrai ? Et c'est pour ça qu'ils t'ont envoyé, toi, le plus habile de leurs interrogateurs.

— Tu n'as pas tort.

— Bien, maintenant que nous savons tous les deux à quoi nous en tenir, je vais tout t'expliquer sans fard, comme je m'y suis engagé : tu verras que je te dis la vérité. Vois, je ne te cache même pas qu'après la mise hors d'état de nuire de ce Yeshoua, je n'ai pas de vœu plus cher que de vous voir quitter mon pays, par la force s'il le faut. Tu vois, je suis ton ennemi, mais je te dis la vérité, je ne te le cache pas. Et c'est justement pour cette raison que tu sauras que je te dis la vérité. Tout deviendra très clair pour toi et tu pourras faire de moi ce que tu voudras : de toute façon, ma mission est déjà accomplie.

— Alors, pourquoi est-ce que tu tiens encore à me parler si tu sais que je n'hésiterai pas à te faire mettre à mort ?

— C'est une bonne question, centurion, mais elle est prématurée. Mes explications y répondront facilement, si tu me permets de les formuler à loisir.

66 — Je ne suis pas pressé.

— Tant mieux. Mais avant que je continue, accepterais-tu, centurion, de me donner ton nom ? Nous nous parlons en amis et deux amis connaissent le nom l'un de l'autre...

— Je ne suis pas ton ami, mais soit ! Pourquoi pas ? Je m'appelle Quintus Tullius Cicero.

— Cicero, comme le... ?

— C'était le frère de mon grand-père qui a été assassiné en même temps que lui !

— Noble famille, en effet. Et lettrée, en plus !

— Oui. Mais assez parlé de moi, revenons à ces mots qui manquent, ceux que tes ennemis refusent.

— Ils ne manquent pas, mais ceux de la secte de Yeshoua veulent faire croire qu'ils ne s'écrivent pas comme ça, comme nous, nous savons qu'ils s'écrivent. Ils prétendent, ces chrétiens, comme ils ont commencé à se faire appeler, ils prétendent que nos mots ne peuvent pas se former à partir de ces trois voyelles.

— Et ces mots qu'ils refusent, quels sont-ils ?

— Le premier est *étonnement*. Et si nous voulions nous aussi changer la Torah, la réduire, la simplifier comme veulent le faire les chrétiens en introduisant un ordre dans la nébuleuse dont je te parlais, un syntagme dans le paradigme, comme disent les Grecs, nous dirions, au lieu de leur « au commencement était le verbe », « au commencement était l'étonnement ». Et nous nous amuserions à établir une généalogie et à dire que l'étonnement a engendré la curiosité, qui elle-même a donné lieu au savoir et que le savoir a donné la loi, mère de toutes les relations entre les hommes, et cetera, et cetera, comme vous dites. Mais nous n'inscrivons pas dans un temps ces relations entre les notions qui décrivent Dieu et en même temps le font advenir : pour nous, elles sont toutes contemporaines les unes des autres, aucune n'a préséance. Nous restons dans le paradigme et son secret par omission et par pléthore : on ne cerne pas un paradigme. Mais les chrétiens, eux, transforment ça en ce que les Grecs, encore eux, appellent un « syntagme » : une succession de mots, une histoire au fond, une logique temporelle.

— Tu fais erreur, Yehudah, un syntagme, c'est l'armée rangée en bataille.

— On voit bien le militaire !

— Je ne suis pas militaire.

— Peu importe, tu parles un langage de militaire pour qui un mot n'a qu'un seul sens. Or, tu sauras, mon cher Quintus, que *syntagme*, ça veut effectivement dire ce que tu dis, mais que ça veut aussi dire ce que moi, j'ai dit. Les Grecs, comme tu vois, ont plus d'un tour dans leur sac. Qui sait ce qu'ils ne vont pas finir par inventer avec leur esprit tordu. Et ils ont le sens du spectacle, comme Yeshoua.

— Ne t'égare pas ! Alors, paradigme ou syntagme, c'est à ça que se résume la différence entre ton dieu et celui des chrétiens ?

— Peu importe, ce sont des points de doctrine qui n'intéressent que nous ; il suffit que tu saches que les chrétiens nous refusent, parmi tous ceux qui constituent la nuée, ces trois mots : *étonnement*, *curiosité* et *savoir*. Mais le mot qui dit « la loi », ils ne le refusent pas, ils appellent ça « l'alliance » ou « le contrat ». Quant aux trois autres, ils prétendent que nos mots à nous ne peuvent pas se former à partir des quatre consonnes qui épellent Dieu pour nous comme pour eux.

— Et alors ?

— Et alors, tu ne vois pas qu'ainsi ils refusent la synchronicité entre l'homme et Dieu, leur interdépendance ? Car, bien sûr, Dieu ne peut être étonné ni curieux. Il peut, en revanche, savoir et être la loi. Ou la donner. C'est juste une question de logique. Mais tu ne peux pas savoir, tes dieux ne sont que des humains qui ont grandi démesurément.

— Nos dieux sont multiples.

— Oui, et c'est peut-être en cela qu'au fond, vous avez raison. Nous, notre dieu est multiple aussi, mais dans son unité, pas dans son rapport aux divers types d'hommes et de femmes, comme les vôtres, qui ne sont que des métaphores, alors que le nôtre est un paradigme. Excuse-moi de te parler encore grec.

68 — Je connais le grec.

— Oui, bien sûr, et vos dieux ne sont jamais que des Grecs déguisés en Latins.

— Nous avons conquis la Grèce.

— Oui, mais les Grecs ont fini par coloniser vos esprits.

— Comment oses-tu ?

— Paix, Quintus ! Si tu me tues, tu ne sauras pas ce que tu veux savoir. Allez, rengaine ! Il fait un joli son, ton glaive ! Qu'est-ce que c'est comme métal, du bronze ? Du fer ?

— Peu importe ! Son métal est assez solide pour te percer le flanc.

— Je n'en doute pas, mais ce qui m'importe surtout, c'est que tu ne t'en serves pas avant de m'avoir entendu jusqu'à la fin. Vois-tu, Quintus, l'unique objet de mon ressentiment, c'est Rome. Toi, tu serais plutôt un homme selon mon cœur.

— Ne cherche pas à m'amadouer !

— Je ne cherche pas à t'amadouer. Je sais que je n'ai rien à attendre de toi, aucune pitié.

— Tu as raison.

— Mais je voulais juste que tu saches que si nous n'étions pas en guerre...

— Nous ne sommes pas en guerre.

— Moi, je le suis, mais contre Rome seulement, maintenant que la menace de Yeshoua est écartée.

— Tu appelles ça une guerre, ces embuscades minables, ces petits assassinats de ruelle, toutes ces manœuvres obscures, lâches, répugnantes, ces escarmouches sans éclat !

— Calme-toi, centurion !

— Je suis parfaitement calme. Mais rassemble un peu tes amis zélotes et tous leurs sicaires, dispose-les en bataille et je te montrerai avec mes légionnaires ce que peut faire le bras de Rome.

— Je croyais que tu n'étais pas militaire ?

— Pas besoin d'armée pour défaire des séditeux sans courage ! C'est un simple travail de vigile que de débarrasser la cité de la vermine qui rampe dans les coins sombres.

— Un jour, peut-être, tu ne nous prendras plus autant à la légère, Quintus.

— En attendant, continue. Dis-moi en quoi cette histoire de mots, de lettres et de dieux joue un rôle dans ce qui nous occupe.

— Tu ne vois pas ? Mais c'est capital, centurion, capital ! Pense à Roma et à Amor.

— Et alors ?

— Tu sais bien que c'est en bidouillant, comme disent les Gaulois, les lettres du nom de votre empire, en les lisant à contre-courant, comme si c'était nous qui les lisions, que vous vous êtes inventé une généalogie glorieuse. Tous les hommes, partout sur cette terre, aiment à croire qu'ils viennent des dieux, qu'ils sont des rejetons divins. Nous, nous pensons que les hommes et les dieux, ou plutôt Dieu, sont apparus en même temps, qu'ils sont synchrones, encore du grec, excuse-moi, et inséparables. Un peu comme vous le pensez, finalement, même si vous prétendez le contraire.

— Mais nos dieux ne sont pas tout-puissants. Ils ont leurs limites, même s'ils sont immortels.

— Vos dieux sont des images magnifiées des hommes, je l'ai dit et vous le savez, c'est indéniable ; et en même temps, ils sont eux-mêmes engendrés par d'autres dieux qui, eux, procèdent de puissances abstraites, mais qui font partie de notre environnement à tous : la nuit, la terre, que sais-je encore. N'est-ce pas comme nous avec notre étonnement ? Vos dieux, dès leur naissance, sont les fruits du paysage, de notre paysage à tous, ils sont l'éclat d'un instant, de notre temps à tous, et à partir de là, ils se développent, grandissent, enflent. Mais au départ, comme le nôtre, ils sont faits d'humain, de la rencontre de l'humain avec tout ce qui n'est pas lui, tout ce qui le dépasse. C'est d'ailleurs pour ça que vos dieux sont aussi, parfois, des puissances de la nature, la foudre, la mer, le soleil. Comme ce sont aussi des hommes, ils apprivoisent pour vous ce qui vous terrifie. Nous, notre dieu fait partie de l'homme, comme une musique qui naît dans la gorge. Notre dieu a besoin des hommes : c'est une mélodie et nous devons la chanter sans cesse, sinon elle

70 n'a pas lieu d'être. Et les lettres se mettent en danse pour

épeler son nom, le multiplier, le faire venir au monde, être le monde.

— Nous n'avons aucun pouvoir sur nos dieux.

— En effet, vous, vos dieux, surtout celui que vous appelez Jupiter, passent leur temps à se taper des mortelles, pardonne ma grossièreté, mais c'est le style qui convient le mieux à leurs appétits. Je veux bien que tout ça soit une autre façon de dire le rapport intime entre l'homme et ses dieux. J'admets aussi que, quand il monte l'une ou l'autre de ses conquêtes terrestres, Jupiter est bien, pendant un bref instant de son éternité, prisonnier d'un ventre humain, tributaire de lui pour son plaisir, dépendant de l'humain en quelque sorte. Mais tu m'accorderas que vous êtes un peu accessoires dans cette histoire, non ? Alors que nous...

— Quoi, vous ? Vous ne pouvez rien sur vos dieux. Même pas les séduire.

— Dieu est la musique de nos poumons. Nous exhalons Dieu ; vous, vous ouvrez les cuisses de vos femmes à vos dieux.

— Nous élevons aussi nos empereurs au rang de dieux. C'est une façon de dire dans quelle haute considération nous les tenons.

— Qui ? Vos empereurs ou vos dieux ?

— Les deux !

— Quoi qu'il en soit, avec la secte de Yeshoua, c'est encore autre chose.

— Pourtant, si j'ai bien compris, il joue lui aussi l'humain : il se dit fils de dieu, certes, mais aussi fils de l'homme. N'est-ce pas la même chose que ce que tu dis des dieux de Rome et de ton dieu à toi ? Qu'ils sont indissociables ? Je veux dire, les dieux des hommes, et réciproquement. Mais pas mes dieux indissociables du tien. Car tu me concéderas, Yehudah, qu'ils n'ont rien à voir, encore que parfois Jupiter...

— Tu es vraiment redoutable, Quintus. Tu es sûr que tu n'es pas Grec ? Des discutailleurs, des pinailleurs, comme disent les Gaulois ! Toujours à chercher la petite bête, comme disent encore ces barbares que ma tante...

— Assez avec ta tante et les Gaulois !

— En tout cas, tu es comme les Grecs, difficile à confondre.

— C'est de famille. Mon grand-oncle maîtrisait parfaitement la rhétorique, comme tu sais.

— Ça paraît ! Mais bon, je reviens à la différence entre le Dieu de Yeshoua, le nôtre et les vôtres. Et tu remarqueras, ô Quintus, que nous sommes là au cœur du sujet, entre unité et diversité, singularité et pluralité.

— Et c'est moi le pinailleur grec ? Tu commences à parler comme Socrate !

— Moi, c'est différent, toute ma vie est étude, je suis un Juif, Quintus, ne l'oublie pas.

— Comment pourrais-je l'oublier ? C'est pour ça que j'ai abouti dans cette contrée aride et trop chaude où les arbres ressemblent à de la cendre tellement tout brûle. Je préférerais mille fois être dans ma villa du Latium, à m'occuper de mes terres.

— N'es-tu pas militaire, centurion ?

— Décidément, tu y tiens ! Alors non, pour la dernière fois, je ne suis pas à proprement parler un soldat. Je suis ce que nous appelons un « vigile » : j'appartiens aux cohortes urbaines ; techniquement, c'est l'armée, nous sommes constitués en légions, cohortes, manipules, centuries, *toutlekit*, pour parler gaulois, par Toutatis, et nous nous formons au maintien des armes, mais nous nous occupons surtout du maintien de l'ordre à Rome et dans l'Empire. Notre ennemi, quand nous en avons, est intérieur. Nous faisons respecter la loi. Et nous nous occupons de toutes les séditions, de toutes les menaces à l'Empire.

— J'aime que tu sois un homme d'ordre, Quintus. Tu comprendras encore mieux mon geste quand j'aurai fini de t'en donner les raisons.

— Admettons. Continue. Non, attends ! Tout à l'heure, tu m'as prédit la fin de l'Empire. Serais-tu prophète ?

— Non, je ne suis pas prophète, je ne vois pas l'avenir, mais je sais relever des tendances, voir des signes avant-

Et surtout, je n'hésite pas à sauter aux conclusions. La plupart n'osent pas. Moi, je n'ai pas peur. Je ne suis pas prophète, mais je suis courageux, lucide, et surtout je connais la logique, je sais m'en servir.

— Dommage que tu sois notre ennemi : j'aurais bien besoin de gens comme toi. Et Rome sait récompenser ses alliés, même les Barbares.

— Nous ne sommes pas des Barbares !

— Même les Grecs sont des Barbares. Ou du moins, vaincus, ils le sont devenus. Mais explique-moi donc, Yehudah, si tu en es capable, ce qui distingue ta sagesse appliquée à l'avenir d'une prophétie pure et simple.

— Mes yeux. Je tiens bien trop à mes yeux.

— Que veux-tu dire ?

— N'as-tu pas remarqué, Quintus, que tous les prophètes sont aveugles ? Comme s'il fallait que leurs yeux soient fermés sur le présent pour voir l'avenir. Comme s'il fallait qu'ils ne voient pas ce qui les entoure pour pouvoir nous dire où nous serons plus tard. Non, décidément, mes yeux me sont bien trop précieux. Regarde ce qui est arrivé à Tirésias : s'il n'avait pas trop bien vu, Athéna ne l'aurait pas rendu aveugle. S'il n'avait pas vu la nudité de la déesse au bain, elle ne l'aurait pas puni ainsi. Mais elle a eu la bonté de rendre le voyeur voyant. Il est vrai que votre Ovidius Naso vient de donner une autre version dans ses *Métamorphoses*. Je crois qu'il est question de serpents, de sexe, d'hommes et de femmes. Un peu comme dans nos histoires à nous.

— Votre livre sacré ne serait donc pour toi qu'un tissu d'histoires ?

— Peut-être... Mais il me semble, Quintus, à toi je peux le dire, que toutes les histoires sacrées se recoupent, celles des Barbares comme celles des chrétiens et, pardonne-moi, comme les vôtres. Il y a cependant une différence essentielle : notre dieu, contrairement à celui des chrétiens, ne s'occupe pas de broutilles comme la pêche ou le nombre de bouteilles de vin nécessaire à une noce. Il fait tomber des murailles, ensanglante le ciel, ouvre des mers. On n'est pas dans le

même registre, tu en conviendras. Avec Yeshoua, c'est ça qui menace, la privatisation de Dieu, sa domestication. On l'engage comme esclave de maison et on le prie pour qu'il nous fasse des petits miracles bien privés. En fait, leur dieu est une commodité portative.

— Mais ne m'as-tu pas dit que votre dieu à vous était dans vos poumons, dans votre gorge ? Que vous le transportiez toujours avec vous ?

— C'est pour le faire advenir, pas pour lui demander des fariboles ! Et surtout, le dieu de Yeshoua est Amour, comme il dit, un peu comme votre Vénus : il a décidément quelque chose d'efféminé. Et il accepte tout, les coups, les injures, les riches, les pauvres, César, le plus misérable des va-nu-pieds de Palestine. Il accepte tout ce qui est : c'est à se demander comment il fait pour proposer une morale. Tout cela est absurde et ne vise qu'à flatter la populace en chantant ses louanges. Un dieu d'amour, quelle absurdité ! Dieu n'est pas Amour, il est Indifférence.

— Mais alors, pourquoi le chantez-vous, comme tu dis ?

— Parce que ça nous fait du bien. Et puis, que serait un dieu auquel personne ne croirait ? Une potiche ?

— Donc, tu as livré Yeshoua parce que son dieu est Amour ? Parce qu'il n'est plus ton dieu farouche et violent ? Parce qu'il s'accommode de tout, qu'il pardonne tout ?

— En partie, oui, mais surtout parce qu'en humanisant Dieu, plus qu'aucune des croyances que je connaisse, Yeshoua l'a domestiqué. Il en a fait une sorte d'animal familier que l'on caresse quand ça nous chante. Et ainsi, avec ce dieu qui se transporte avec soi et qu'on invoque quand ça fait notre affaire, ce dieu commode et finalement parfaitement impuissant, sinon pour les broutilles que j'évoquais tout à l'heure, il va donner à tout un chacun un pouvoir que nul ne voudra céder ni à un roi, ni à César, ni même à une assemblée de sages. Que deviendrons-nous quand chacun n'en fera qu'à sa tête ? Qui nous gouvernera ? Nos passions ? Tu es un homme d'ordre, Quintus, tu dois comprendre mes

— C'est ce que tu entrevois ? Le chaos ? La fin de toute civilisation ? Tu es donc prophète ! Je le savais ! N'est-ce pas que tu es prophète ? Ne me mens pas, Yehudah, ou tu t'en repentiras.

— Non, je ne suis pas prophète, je tremble seulement pour l'avenir. Et j'ai fait ce qu'il fallait pour que notre avenir, le tien comme le mien, reste ouvert. Parce qu'il savait ce qu'il faisait, le bougre, en glorifiant les innocents, les ignares, les faibles d'esprit, les *minus habens*, comme vous dites. Et il avait le culot d'appeler ça, cette impuissance, « l'humilité » et ceux qui en faisaient preuve, des « humbles », comme s'ils n'étaient pas, plutôt, des incapables. Car ne penses-tu pas, Quintus, que l'humilité consiste à savoir taire la grande chose que l'on a faite, plutôt qu'à ne jamais rien faire dont on ait lieu de se vanter ? Il savait bien, en tout cas, que ceux qui ne feront jamais rien de notable, qui n'élèveront jamais la voix, qui suivront le courant, seront toujours les plus nombreux. Même chez vous, Romains. Même chez les Grecs. Quant aux Gaulois, on n'en parle même pas, ils ne sont faits que de ça, de cette « humilité », comme il disait. Yeshoua savait bien qu'avec des idées si réconfortantes, si faciles à vivre, des armées se lèveraient pour le suivre. Il prétendait ne vouloir que la paix, mais si je ne vous l'avais pas livré à temps, il aurait sans doute fini par procurer des armes à ses partisans ou il les aurait laissés s'armer, pour ne pas se mouiller, comme il l'a presque toujours fait, à part quelques petites crissettes de temps en temps.

— Mais tu n'as pas arrêté de me dire que leur dieu est amour ! Pourquoi prendraient-ils les armes ? Et comment quelqu'un comme Yeshoua pourrait-il l'accepter ?

— Tu oublies, Quintus, qu'il s'est déjà montré violent à plusieurs reprises. Et pour servir ses intérêts, il aurait sans doute fait semblant de ne pas le savoir, jusqu'au jour où il se serait senti assez puissant pour laisser tomber le masque. Et laisser ses « humbles » s'animer pour quelque chose qui les ferait enfin sortir de leur condition croupissante. Tu sais comme moi, centurion, ce que sont les foules : les grands nombres rendent l'homme fou, il ne s'appartient plus ; perdu

dans la populace, il grandit, s'exalte et se sent comme un dieu au moment où il devient une bête. Et quand sa religion passe son temps à lui dire que son dieu est en lui, rien ne peut plus le retenir. Non, crois-moi, centurion, cet homme était dangereux, non seulement parce que c'était un meneur de foule, mais parce que la foule, le nombre, la masse humaine, la plèbe formait son horizon.

— Sur ce point, tu pourrais bien avoir raison, Yehudah. Bien, admettons que j'aie maintenant compris ton geste. Rome t'en est reconnaissante. Gardes ! Saisissez-vous de cet homme !

— Que vas-tu faire de moi, Quintus ?

— Demain, tu t'embarques pour Rome et là, Yehudah, tu auras l'honneur d'agrémenter nos arènes, peut-être même le Colisée, tu te rends compte ?

— Non, non, pitié ! Pas les arènes ! Je t'en prie, Quintus, pas les arènes. Crucifie-moi, plutôt ! Comme les esclaves ! Mais pas les arènes ! Pas comme les chrétiens !

— Pourquoi pas, Yehudah ? Je te respecte trop pour te donner une fin d'esclave, comme à ce Yeshoua. Mais j'y pense, tu vois bien que tu es un prophète : où que tu veuilles rencontrer la mort, les chrétiens t'auront précédé, au cirque comme sur la croix. Et c'est comme si tu étais aveugle, car ton horizon est ainsi bouché complètement. En tout cas, souviens-toi, tu as dit que d'une certaine façon tu étais de notre côté, même si ce n'était qu'une alliance tactique provisoire. Alors ainsi, en honorant le Colisée de ta participation à ses fastes, tu auras le sentiment de participer toi aussi à la grandeur de Rome. Allez ! Va en paix. Mais tiens, tout ce que tu m'as dit vient de me donner une idée. Tu ne resteras pas un prophète invisible, je veux que tous puissent constater ton don rien qu'en portant les yeux sur toi. Attends un peu ! Décurion ?

— Oui, Quintus ?

— Oublie ce que j'ai dit : il n'embarquera que dans un certain temps, plus tard, quand il sera guéri et que je l'aurai revu.

76 — Guéri, centurion ?

— Oui, guéri : vous allez commencer par lui crever les yeux, mais en douceur, hein, j’y tiens. Vous demanderez à mon propre médecin de s’occuper de lui, je veux qu’il soit traité du mieux possible, et quand ses plaies seront cicatrisées, vous me le ramènerez. Pour qu’il me chante l’avenir. Pas le mien, celui de Rome. Il m’a déjà laissé entendre que cette poignée de va-nu-pieds qu’on appelle les « chrétiens » envisageait, sans même le savoir, de conquérir l’Empire et toutes ses légions, et j’aimerais bien savoir comment de la bouche d’un prophète. Et quand nous aurons eu cet autre entretien, mais seulement alors, vous l’expédiez à Rome. À bientôt, Yehudah, porte-toi bien.